guerait-on mieux ce que représente le travail de Juste Lipse. On y gagnerait aussi de l'aisance pour démêler la filiation des éditions que mentionne en grand nombre M. Ruysschaert, sans nous mettre toujours à même d'y voir clair ; nous pourrions, ainsi éclairés, mieux juger surtout du fond de la méthode lipsienne. Car, s'il est bon d'insister sur la prudence et la discrétion de l'humaniste, on doit, en revanche, relever qu'il n'a pas une conscience claire de la valeur intrinsèque des divers témoins utilisés. Écarter des manuscrits parce qu'ils sont écrits sur papier, c'est une méthode sommaire. Mettre sur le même plan les *Medicei* et les manuscrits du xv^e^ siècle est plus dangereux encore. Admettons que Juste Lipse ait eu une méthode, dans la mesure où sa prudence est constante et sa correction réfléchie ; mais cette méthode n'est pas encore *historique*. C'est la discrimination que pouvait faire M. Ruysschaert en éclairant autrement son sujet.

Du point de vue matériel, on lui reprochera sans doute d'avoir groupé les 1064 conjectures lipsiennes en un tableau final auquel nous renvoient des notes de bas de page. Peut-on loyalement obliger le lecteur à se reporter 1064 fois à un index de 44 pages, hérissé des sigles des éditions variées? Il aurait fallu introduire dans la démonstration au moins les pièces capitales du procès (elles ne le sont que deux ou trois fois) ; l'exposé en aurait gagné une grande force de persuasion.

Reste, enfin, la question des « emprunts » de Juste Lipse à Chiffet et à Muret. Dirons-nous à M. Ruysschaert que certains grattages de Juste Lipse laissent subsister quelques doutes quant à son honnêteté profonde?

Pourtant, même si l'on n'adhère pas entièrement aux thèses de l'auteur, on doit insister sur l'intérêt extrême du sujet, sur l'érudition et le soin avec lesquels il est traité.

Plus de mille conjectures ont été étudiées et classées ; l'information bibliographique est très poussée ; les recherches sur les travaux d'humanistes fournissent des renseignements de premier ordre. Surtout le livre pourrait être l'amorce de recherches systématiques sur cet aspect de l'histoire des textes qu'est la critique humaniste. Sachons gré à M. Ruysschaert d'avoir frayé, avec mérite, une voie riche de perspectives.

J. ANDRIEU.

Humanisme et latin médiéval.

Attilio DE LORENZI, *Quaderni filologici ;* III : *Filestetica (La critica estetica dal punto di vista filologico)* : Napoli, 1949, in-8°, 61 pages.

Inséparable sans doute de tout un monde de controverses auquel les lecteurs français — au moins les philologues — ne sont que très imparfaitement initiés, cette mince brochure touche à peu près à toutes les questions de l'esthétique générale. Quant à la philologie, l'auteur, d'ail-

leurs philologue véritable au sens usuel de ce mot, l'entend ici moins comme une science ayant son domaine propre que comme une méthode de pensée, « un effort pour construire une vérité toujours plus organique et plus pleine », et qui se distinguerait de la philosophie en ce qu'il accepterait de rester sans cesse inachevé et ne tendrait pas essentiellement à promouvoir une vue synthétique de son objet (p. 21-22). En dépit de quelques pages où Philodème et Néoptolème de Parion apparaissent en précurseurs des adversaires ou des tenants de B. Croce (p. 25-27), ce petit livre s'adresse moins aux philologues en tant que tels qu'aux esthéticiens.

Jacques PERRET.

E. R. CURTIUS, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter* : Bern, Francke, 1948, gr. in-8°, 601 pages, 39 francs suisses.

Je n'entreprendrais pas le compte-rendu de cet ouvrage s'il contenait, sous une forme systématisée et doctrinale, la somme qu'annonce son titre. Ce qui me permet, en dépit de mon incompétence, de le présenter aux lecteurs de cette *Revue*, c'est que M. Curtius lui-même dans son Avant-Propos caractérise cet important volume comme un essai de caractère fragmentaire, en invoquant le mot (discutable !) de Gœthe, que la littérature est « fragment de fragments ».

Le lecteur que cet ensemble de 18 chapitres et de 25 « Exkurse » répartis sur 600 grandes pages compactes prendra un peu au dépourvu doit, pour trouver un fil conducteur, commencer sa lecture par le chapitre final (p. 384) ; il y verra que le plan de l'ouvrage comporte « un développement par degrés et une montée en spirale » (!), les premiers chapitres présentant des faits dont la signification apparaîtra par la suite ; ce n'est pas une ordonnance logique, mais une disposition « thématique » qui détermine le plan ; c'est une trame sous-jacente et un jeu de « motifs » qui régit les rapports « génétiques ».

Les faits, c'est d'abord l'héritage antique tel qu'il se présente au seuil du Moyen Age : non pas une quintessence de la littérature latine, mais une liste disparate comprenant Martianus Capella avec Horace, Boèce avec Juvénal, Lucain avec Térence ; puis c'est à partir du XII^e^ siècle l'apparition de nouveaux « classiques » dont les œuvres inspireront la littérature nouvelle et régiront le « canon médiéval ».

Ceci dit, on ne s'étonnera pas que la Table des matières présente une suite de chapitres quelque peu chaotiques, d'autant plus que plusieurs interfèrent avec les Appendices qui occupent les pages 409 à 600. Sous des titres disparates, on trouvera là des études sur la rhétorique, la poétique, les « topoi » et la métaphore, la philosophie et l'idéal, la nature, la symbolique, le maniérisme, le chiffre, la plaisanterie... En somme, une

sorte d'encyclopédie à bâtons rompus, où l'auteur prodigue ses connaissances, qui sont immenses, et ses idées, qui sont originales et suggestives. Il y a deux techniques auxquelles M. Curtius semble tenir particulièrement, et qu'il estime propres à constituer ce qu'il est tenté d'appeler une « Nova Rhetorica » (p. 136) ; c'est la pratique de la métaphore et des lieux communs. J'attacherais plus de prix à ce qui pourrait être une « Nova Poetica » ; chap. VIII : Poesie und Rhetorik ; chap. XII : Poesie und Theologie, et les chapitres voisins. Ces différents sujets, pas plus que les autres, ne sont traités exhaustivement et systématiquement ; la vue d'ensemble, et par conséquent le développement historique, est à construire ; mais quelle reconnaissance ne devons-nous pas avoir à un maître comme M. Curtius de nous en avoir fourni les éléments ! Son livre est à prendre non pas comme une somme, mais comme une amorce et une orientation pour des recherches en tous sens. A qui l'abordera de ce point de vue je conseille tout simplement de parcourir les deux Index des pages 570-597 : il y trouvera en abondance sujets d'études et de réflexions.

J. MAROUZEAU.

Ladislaus MADYDA, *De arte poetica post Aristotelem exculta quaestiones selectae* (Archiwum Filologiczne Nr 22) : Krakow, 1948, in-8°, 164 pages.

La *Rhétorique* des Anciens nous est mieux connue que leur *Poétique*, c'est un fait. Et pourtant la matière à nous léguée sur ce sujet par les orateurs, grammairiens, philosophes, poètes est très abondante. M. L. Madyda a eu l'heureuse idée de dépouiller cette matière et il nous livre aujourd'hui le résultat de ses investigations.

Nous trouvons ainsi réuni et ordonné, selon un plan méthodique et systématique, ce qu'on pourrait appeler « *l'Art poétique après Aristote* ». Au cours de ce travail sont cités les auteurs les plus variés, tant grecs que latins, et nous voyons ainsi défiler, au gré des différents chapitres — d'une manière un peu monotone parfois — les grands noms, à commencer par Aristote, à qui l'on se réfère toujours, Plutarque, Cicéron, Horace, Quintilien ; mais aussi des personnages de moindre relief, Dion Chrysostome, Denys d'Halicarnasse, le Ps. Longin, Lucien, Maxime de Tyr, Philodème, Galien, Aulu-Gelle, Donat ou Servius..., bien d'autres encore ! Un index de trois pages donne la liste de tous les auteurs cités. Sans être féru de bibliographie, on eût peut-être aimé trouver en même temps une liste des principales éditions à consulter ; les références abrégées entre parenthèses dans le cours du développement sont un peu obscures pour le profane[1]. Les citations sont presque toujours très

1. Par exemple, que signifie, p. 65, à propos de Philodème, la référence (col. VI N = VO, 12-21)?

courtes, mais le lecteur trouve à sa disposition un ensemble unique de nombreux textes inconnus ou peu accessibles.

L'auteur, sans engager de discussion, se borne à exposer objectivement les théories des Anciens. Peu de questions restent en dehors de son enquête.

Résumer un semblable travail, qui compte près de cinquante chapitres, paraît impossible. Nous dirons seulement que, après une *Introduction* qui situe exactement la Poésie (ses deux fins, « plaire et toucher »; ses rapports avec l'histoire et son indifférence à la vérité), il comprend trois parties, dont les deux premières — de beaucoup les plus importantes — sont consacrées, l'une à l'œuvre poétique elle-même, l'autre à la personnalité du poète, bien que le départ entre ces deux objets ne soit pas toujours facile.

Dans la première partie, signalons particulièrement les chapitres relatifs aux trois formes de narration (ch. 2) [la fable, *fabula*, μῦθος — la fiction, *argumentum*, πλάσμα — et l'histoire, *historia*]; au rôle de l'imitation (7) et de la vérité (8), de la vraisemblance (16); à la valeur morale de la poésie (9), à la valeur consolatrice et éducatrice des fables (13). Dans la deuxième partie, on lira avec intérêt les chapitres consacrés au rôle des passions et des sentiments chez le poète (1 et 2), de la sagesse fondement de l'art (4); aux qualités d'unité (12) et de brièveté (14)[1].

Une dernière partie, assez brève, traite surtout de la séparation des genres (vue par les Grecs et les Latins) et des progrès de l'art au cours des temps.

L'ouvrage est écrit en latin, dans une langue très ferme, où les lapsus sont rares [l'auteur se permet des jonctions peu recommandables : *et nullus* (p. 105), *nihilque* (p. 101)]. La présentation matérielle est convenable : les fautes d'impression, pour rares qu'elles soient, déparent malheureusement plus d'une page.

Cela n'enlève rien néanmoins à la valeur de cette nouvelle publication de l'Académie polonaise.

J. DE FOUCAULT.

Walter RÜEGG, *Cicero und der Humanismus, formale Untersuchungen über Petrarca und Erasmus* : Rhein-Verlag Zürich, 1946, XXXI-139 pages in-8°.

L'Avant-Propos, sur l'Allemagne et l'humanisme, où il est question de « l'anticicéronisme » de Mommsen et des idées de Winckelmann, n'intéresse pas directement les lecteurs français. Et le parti pris de

1. « Nos... brevitatem in hoc ponimus non ut *minus* sed *ne plus* dicatur quam oporteat. » Quintilien, 4, 2, 43; cité p. 126.

M. Rüegg, qui laisse de côté l'influence des idées de Cicéron et ne retient que celle de sa forme, les étonnera : les études purement formelles, qui sont fort en honneur dans l'Europe centrale, sont ici — malheureusement — assez négligées au profit de l'histoire littéraire, et nous nous abstenons d'établir une cloison entre fond et forme.

Cela dit, l'ouvrage de M. Rüegg est une utile contribution à l'histoire si vaste et encore si mal connue du cicéronisme. L'influence de la forme cicéronienne sur un Pétrarque est l'objet de développements intéressants, particulièrement pour le dialogue et la lettre. De même, M. Rüegg précise l'attitude d'Érasme à l'égard du cicéronisme, et il nous fait reconsidérer, sous un éclairage nouveau, les plus importants écrits du grand humaniste.

André Boutemy, *Gautier Map conteur anglais* : Bruxelles, Office de publicité, 1945, 93 pages.

M. Boutemy, qui avait déjà fourni un *Recueil de textes historiques latins du Moyen Age* (cf. *R. É. L.*, XXIV, p. 389), a traduit des extraits du *De nugis curialium* de G. Map. Une savante notice nous renseigne sur la carrière et le caractère de cet archidiacre d'Oxford. Quant au texte latin, M. Boutemy a dû renoncer à en conserver les artifices de style : consonances, allitérations, jeux de mots. Mais ces extraits nous font connaître les goûts littéraires de l'auteur (p. 47, un exemple de monologue délibératif) et les croyances et mœurs de son époque. De tels ouvrages permettent d'utiles comparaisons avec les littératures en langue « vulgaire » de la même époque.

Jacopo Sannazaro, *De partu virginis*, éd. Antonio Altamura ; Studi e testi umanistici, serie II, vol. 2 : Naples, Gaspare Casella, 1948, xviii-75 pages in 8°.

Bonne édition critique, reproduisant le texte de l'édition princeps (1526), avec les variantes des sept manuscrits et de deux autres éditions. Le poème, dédié à Clément VII, a obtenu un grand succès et est un bon spécimen de la poésie catholique de la Renaissance italienne M. Altamura a indiqué en note les sources chrétiennes et payennes. Il manque un index des noms des auteurs imités par Sannazar et des noms mythologiques ; en effet, en amplifiant les premiers chapitres de saint Luc, l'auteur a largement utilisé la mythologie ; il s'est inspiré de la descente d'Énée aux Enfers ; il a placé dans la bouche des bergers, en présence de l'Enfant-Jésus, des centons de la 4e Bucolique, et son œuvre se termine par une prédiction de Protée.

Augustinus Olomucensis, *Dialogus in defensionem poetices* : Prague, Nakladem ceské akademie ved a umeni, 1948, 43 pages in-4°.

Réédition d'un dialogue publié à Venise en 1493 par Augustin Käsenbrot, d'Olmutz. Des notes brèves, mais précises, indiquent les sources antiques et « renaissantes » de ce traité, intéressant par sa date et par son origine. Beaucoup de thèmes connus : épître à son livre, réfutation de la condamnation des poètes par Platon, glorification de la poésie (son origine divine, son utilité et son agrément), définition des genres, éloge de Virgile, « poetarum omnium absque controversia princeps », anecdotes traditionnelles (Euripide et le roi Archélaos, Alexandre honorant la mémoire de Pindare et d'Homère...), long développement emprunté à Macrobe et à Fulgence sur le sens symbolique des fables mythologiques.

R. LEBÈGUE.

Florilegium Chronicorum Neerlandicorum. Een keuze uit de Latijnse kronieken van Noord- en Zuid-Nederland van de tiende tot de vijftiende eeuw door J. GESSLER en J. F. NIERMEYER : La Haye, M. Nijhoff, 1948, in-8°, XI-288 pages.

Dans un petit *Recueil* dont il a été rendu compte ici même (t. XXI-XXII, 1943-1944, p. 306), M. A. Boutemy avait groupé des textes historiques latins du Moyen Age écrits en Belgique ou s'y rapportant (VII^e-XII^e siècle). Un philologue belge et un historien hollandais, associant leurs diverses compétences, viennent de reprendre sous une forme plus large cet utile instrument de travail en publiant une anthologie des chroniqueurs qui nous ont laissé le récit des événements survenus dans les Pays-Bas du X^e au XV^e siècle. Seize textes sont ainsi représentés par des extraits choisis en raison de leur intérêt historique sans doute, mais assez longs pour permettre une appréciation de leur valeur linguistique ou littéraire : cartulaire de Saint-Bertin par Folcuin, *De diversitate temporum* d'Aupert de Metz, *Gesta* des évêques de Cambrai, *Vie* de Wazon de Liége par Anselme, *Chroniques* de l'abbaye de Saint-Hubert, de Sigebert de Gembloux et de l'abbaye de Saint-Trond, *Histoire* de Galbert de Bruges, *Chronique* de Gislebert de Mons, *Annales* d'Egmond, *Chroniques* d'Emon de Wittewierum et d'un anonyme de Groningue, *Annales Gandenses*, *Chroniques* de Guillaume de Brederode, Jean de Hocsem et Guillaume de Berchem. Ensevelis jusqu'ici dans les in-folio des *Monumenta Germaniae historica*, les in-quarto de diverses collections savantes françaises et belges où peu de jeunes lecteurs se risquent, ces récits souvent colorés, parfois émouvants, toujours vivants, ainsi replacés

sous les yeux des historiens et surtout des étudiants auxquels ils sont particulièrement destinés, ces récits ont été reproduits d'après les meilleures éditions avec une typographie soignée et une mise en pages élégante. Pour trois d'entre eux (Aupert, Anselme et Guillaume de Berchem), les éditeurs se sont reportés aux manuscrits et, pour tous, ils proposent quelques lectures nouvelles, une ponctuation améliorée et, dans un index complet, l'identification des noms de personnes et de lieux. Une introduction sommaire précise, en tête de chaque fragment, ce que l'on sait de l'auteur et de l'œuvre : une bibliographie invite le lecteur bénévole à compléter ces indications. Nul doute que cet excellent florilège venu des Pays-Bas n'atteigne son propos : promouvoir l'étude de l'histoire et de la philologie latine du Moyen Age. Regrettons, pour finir, qu'à l'inverse des Universités belge et hollandaise, l'Université de France méconnaisse la langue et la littérature latine médiévale au point de ne leur laisser à peu près aucune place dans ses programmes. Heureux Néerlandais ! *O fortunatos nimium...*

A. VERNET.

S. Thomae Aquinatis Opuscula omnia necnon opera minora ad fidem codicum restituit ac edidit R. P. Joannes PERRIER, O. P. Tomus I : *Opuscula philosophica* : Paris, P. Lethielleux, 1949, in-8°, xx-620 pages.

En marge des *Sommes* et des grands commentaires qui constituent la partie la plus connue de l'œuvre de saint Thomas d'Aquin, il existe un grand nombre d'opuscules dont l'étude est indispensable pour connaître la genèse ou le détail de la pensée de saint Thomas. Ces opuscules, réunis en nombre variable dès le Moyen Age dans des collections dont il subsiste divers témoins manuscrits, ont été mêlés au reste des ouvrages de l'Aquinate dans les éditions complètes qui s'échelonnent de 1570 (édition Piana) à 1882 (édition Vivès), regroupés par le P. Mandonnet dans un corpus qui n'est, en somme, qu'une réimpression du texte de Vivès (1927) ou encore dispersés dans des éditions critiques partielles au gré des érudits dont ils avaient retenu l'attention. S'il a semblé utile au P. J. Perrier de donner un nouveau texte d'opuscules dont les éditions monumentales sont peu accessibles, la revision du P. Mandonnet épuisée et les rééditions satisfaisantes trop rares, il ne pouvait être question d'établir un texte « définitif », tâche qui incombe depuis 1882 à la Commission léonine, ni d'imprimer une fois encore la médiocre vulgate que se transmettent les éditeurs depuis le XVI^e^ siècle. Le P. Perrier s'est arrêté à un moyen terme : le recours à quelques manuscrits dont le choix lui était dicté par des travaux récents, ses propres recherches, voire des contingences personnelles. Le manuscrit de base

adopté porte le nº 14546 du fonds latin de la Bibliothèque nationale ; il date de la fin du XIIIe siècle et a été revu avec soin : l'éditeur y verrait volontiers « un brouillon pour une collection de textes sélectionnés et corrigés » et, bien qu'il provienne de l'abbaye de Saint-Victor (anc. J 2), « il semble difficile d'admettre qu'il ait pu être exécuté en dehors du couvent de Saint-Jacques ou du moins sans la collaboration des frères, collègues ou élèves de saint Thomas ». Une description complète du volume, qui contient trente-six opuscules, met en relief la « valeur exceptionnelle » de ce témoin, dont les leçons sont confrontées avec celles de plusieurs manuscrits parisiens, variables selon les traités. L'édition comprendra trois volumes consacrés respectivement aux opuscules philosophiques, aux opuscules théologiques et aux commentaires sur le Pseudo-Denys l'Aréopagite, Boèce et le *Liber de causis*. Le premier tome, qui vient de paraître, contient dix traités authentiques, en particulier les opuscules *De ente et essentia*, *De unitate intellectus*, *De regno*, et onze traités douteux ou apocryphes, tels la suite et la fin du *De regno* par Tolomée de Lucques. Chaque ouvrage est précédé d'une brève — trop brève — notice en latin et pourvu, quand il s'agit d'un opuscule authentique, d'un apparat critique sommaire, le texte du manuscrit de base étant seul retenu dans le cas contraire. Pour toute annotation, les citations sont identifiées à leur place et regroupées dans des tables en fin de volume : à côté d'Aristote et de saint Augustin figurent Cicéron, César, Salluste, Suétone, Valère-Maxime, Végèce et Vitruve invoqués dans le *De regno*. Grâce au P. Perrier, nous disposons maintenant d'un texte renouvelé au contact de manuscrits bien choisis, présenté avec une élégante sobriété sous un format commode. Souhaitons un prompt achèvement à cette heureuse entreprise.

A. VERNET.

Some Oxford Compositions, by J. C. BARRINGTON-WARD, J. BELL, C. M. BOWRA, A. N. BRYAN-BROWN, J. D. DENNISTON, T. F. HIGHAM, M. PLATNAUER : Oxford Univ. Press, 1949, XXXVI & 324 pages, 21 Sh.

Je pense qu'en aucun autre pays du monde n'aurait pu voir le jour pareil ouvrage : il y faut la longue incubation humaniste qui a fait pendant des siècles la joie et l'orgueil légitime de l'Angleterre. En 1923, soucieux de reprendre pied après la secousse de la première guerre, sept « classical tutors » des collèges d'Oxford ont constitué un club amical pour se livrer à ce que les Anglais appellent la « composition » en grec et latin, prose et vers. Après l'épreuve de la seconde guerre, diminué par le départ de J. Bell et la mort de Barrington-Ward, le club se jugea en état de publier le fruit de son long labeur — j'allais dire de ses longues

récréations, et il offre tant aux humanistes qu'aux étudiants de différents degrés des modèles de ce que nous appelons « thèmes » et les Anglais « versions » : 159 exercices, choisis par vote sur un total de 232.

La difficulté des textes traduits est très variable ; en tout cas, les auteurs n'ont reculé devant aucune hardiesse : Macaulay, Shelley, Lord Asquith, le *Times* et le *Morning Post*, Shakespeare, Byron, Keats..., les traducteurs pratiquent volontiers le tour de force, et le réussissent ; je ne sais si certaines traductions, comme le n° 68, ne l'emportent pas sur l'original.

A T. F. Higham est échue la tâche de dégager « la métaphysique » de ces exercices : défense de la « respublica litterarum », utilité de la rédaction comme préparation à la lecture, sauvegarde de la qualité dans la pratique des études classiques ; il y ajoute une savoureuse profession de foi sur les « tips » (trucs?) et « tags » (clichés).

J. Marouzeau.

Ouvrages scolaires.

A. Liefooghe, *Notions élémentaires de grammaire comparée du grec et du latin* : Bibliothèque des humanités, Paris, Hatier, 1949, 120 pages.

« La linguistique et l'enseignement du latin » : tel est le titre que l'auteur donne à la seconde partie de son ouvrage ; c'est le titre même que j'avais choisi pour un opuscule publié il y a bien longtemps ; c'est dire avec quelle faveur j'adhère au propos de M. Liefooghe.

Son livre est destiné, en particulier, aux étudiants de licence que déroute la préparation du certificat de grammaire et philologie ; c'est bien. Ce qui est mieux encore, c'est de le proposer à l'attention des maîtres de l'enseignement secondaire, de qui dépend le sort fait dans les classes à l'appoint linguistique. L'ouvrage ne dispensera pas, cela va sans dire, de recourir au *Traité* de Meillet-Vendryes, mais il est propre à en constituer l'introduction et le memento.

Ferai-je à l'auteur quelques observations? La rédaction succincte qu'il est contraint d'adopter l'expose à des raccourcis qui parfois vicient l'expression : p. 76, « les *s* intervocaliques... sont pour la plupart soit des emprunts..., soit des composés... », — ou même faussent légèrement le sens : p. 75, « dans les composés, la réduction des diphtongues est naturellement plus fréquente encore que dans les formes simples : *claudere* s'oppose à *includere* »; or, deux ordres de faits sont ici confondus : apophonie *in-cleud-* et réduction étrangère à la composition *eu* > *u*.

La partie latine comprend un chapitre « Du latin au français », qui s'imposait en effet. En revanche, aucune des deux sections n'a de chapitre consacré à la structure de la phrase (ordre des mots) ni à la stylis-